

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 72 (1933)
Heft: 22

Artikel: Un bavard
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225289>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Ils procèdent par étapes, s'acclimatant à chaque étage de la montagne. Car vous devinez bien qu'à de telles hauteurs la pression de l'air et les conditions de vie ne sont plus les mêmes qu'ici-bas.

Pour la conquête du sommet lui-même, les hommes utiliseront des masques respiratoires. Mais la lenteur de l'ascension et l'acclimatation qui en résultera leur permettra de ne recourir à ces ustensiles très gênants que tout à la fin de l'expédition. Souhaitons-leur bonne chance.

UN BAVARD

G'EST un député. Je ne vous dirai pas son nom par charité. Il avait retenu son tour de parole à propos d'un chapitre du rapport sur les affaires fédérales. Or, il se fit qu'un orateur parlant avant lui, demanda et obtint aussitôt que ce chapitre fut renvoyé.

Sur ce, l'autre qui avait préparé son discours, devint furieux et prétendit parler quand même. On eut toutes les peines du monde à le convaincre qu'il ne pouvait prendre la parole sur un chapitre qui n'existe plus.

Et vous savez ce qu'il a fait ?

Il a retenu son tour de parole pour le chapitre suivant et son discours est sorti quand même. Qu'il n'aît plus de sens, cela n'avait aucune importance. L'important c'était qu'il parlât.

Et les députés maugréaient en écoutant ce nouveau bavard !



MEMOIRES DU PETIT LOUIS.

Je me rappelle que ce qui m'impressionnait le plus, moi enfant de 14 ans alors, c'était de voir l'Empereur au milieu du danger, des boulets et de la mitraille, s'exposer comme les braves de l'armée, et là, déployer son génie pendant la bataille ; son sang-froid et son coup d'œil d'aigle étaient vraiment admirables, et on comprend, quand on l'a vu soi-même, le fanatisme qu'il pouvait inspirer à ses soldats.

Au combat d'Elchingen, je fus, entre autres, péniblement affecté à la vue du cheval du colonel du 76e régiment. La pauvre bête venait d'avoir la jambe cassée par un biscayen, elle essayait vainement de marcher avec sa jambe qui ne tenait plus qu'au moyen des chairs ; je désirais vivement lui porter secours, mais cela ne me fut pas possible.

J'allais dans un grand village à une lieue de marche ; là je trouvai notre grosse caisse qui venait de mettre cuire dans un four quatorze pains qu'il avait pétris lui-même, quand vint s'y établir une division de dragons pour s'y reposer et s'y sécher. Une sentinelle fut placée par eux pour empêcher qu'on ne sortît le pain du four sans l'ordre du capitaine des dragons, ce qui mit Charles (notre grosse caisse), fort en colère. Ce Charles était Provençal, vieux troupeau endurant ; il avait fait toutes les campagnes de la République ; les *tron-de-l'air* ne lui coûtaient rien, ni les coups de sabre non plus, lors même que la partie ne fût pas égale. Il s'était déjà monté la tête contre le factionnaire, et venait de lui dire avec ce ton brusque des militaires : « Je vous fourre dans le four si vous vous avisez de toucher à ces pains » lorsqu'à cet instant sonne le boute-selle ; une division autrichienne arrivait à fond de train sur le village ; cette division s'était séparée de son corps et s'était perdue, et elle mit bas les armes sans coup férir à la vue de nos dragons prêts à lui courir sus. Ces différentes troupes quittèrent alors le village, et nous restâmes les seuls maîtres et possesseurs du pain. Charles et moi, nous y passâmes la nuit seuls, les paysans s'étant enfuis. Le matin, nous nous rendîmes à Ulm ; là, nous vi-

mes l'Empereur tout près, au moment où il pointait un obusier de douze sur un grand bâtiment auquel le feu prit de suite.

A la faveur de la nuit, le prince Charles réussit à s'échapper en faisant une trouée dans nos rangs avec un corps de 600 chevaux, ce qui lui évita d'être fait prisonnier, mais comme dédommagement nous prîmes le général Mack, qui capitula avec 30.000 hommes, lesquels défilèrent devant l'Empereur et l'armée pendant une journée entière. Un huan, honteux de rendre son cheval avec les pistolets dans les fontes, jeta les siens dans un ruisseau que nos prisonniers franchissaient sur un petit pont. Ils étaient très nombreux, en sorte qu'au bout d'une heure, comme ils suivirent cet exemple, il se forma dans le lit du ruisseau profond de quatre pieds en cet endroit, un pain de sucre de pistolets, qui dépassait d'un pied le niveau de l'eau.

A la nuit close, nous fîmes notre entrée dans la ville d'Ulm ; nous fûmes logés chez les bourgeois, une compagnie par maison, et traités à bouche que veux-tu. C'est alors que les populations sont malheureuses suivant qu'elles ont eu une opinion tranchée pour la guerre ou si elles ont manifesté de la haine pour l'ennemi ; c'est alors qu'elles sont surchargées de toutes façons, et qu'on met en œuvre tous les moyens pour les épouser. L'humilité convenable vaut mieux assurément, en pareil cas, qu'une soumission malveillante et qui a pour but de satisfaire à cette susceptibilité du caractère humain qu'on est convenu d'appeler le point d'honneur. Les vaincus qui ne savent pas se soumettre à ces lois de la guerre, s'exposent par cela même à être battus, occupés par l'ennemi victorieux, rançonnés et bafoués par le vainqueur qui se permet alors tous les excès, jusqu'à enlever les biens, les femmes et les filles, et qui, en définitive, ne laisse plus aux habitants conquis que les yeux pour pleurer. « C'est là un résultat des hasards de la guerre, » disent les législateurs ; mais ces hasards érigés par eux en lois, les placent au premier rang des bourreaux de l'humanité.

L'ordre de partir pour Guntzbourg étant arrivé, nous regîmes celui d'être prêt pour l'exécuter à 5 heures du soir ; à ce moment le régiment fit une espèce d'éméute au sujet de deux prêts en retard ; au commandement de « marche », les grenadiers restèrent en place en criant : « le prêt ! le prêt ! » Cela aurait pu devenir sérieux pour quelques-uns d'entre les soldats, mais il y eut de l'ensemble et tous tinrent bon, et ils firent bien, car il aurait pu y avoir des hommes fusillés à l'instant même, ainsi que cela avait lieu dans ce temps-là. Force fut donc au colonel de payer les prêts en retard, et il en fut pour sa honte et les écus de nos morts, qu'il comptait confisquer à son profit, car cette nuit il y eut 300 hommes de moins sous les armes. Cela fait, nous partîmes, et il nous fallut marcher jusqu'à 5 heures du matin, dont trois heures furent employées à franchir des terres labourées ; cette partie de la route, durant laquelle nous eûmes toutes les peines du monde, vu que les guêtres, les sous-pieds et les chaussures se fixaient comme des artichauds en terre, une fois passée, nous éprouvâmes un véritable délassement, et nous nous mettions à courir, quoique nous eussions de la boue sur la chaussée que nous suivions, au moins un pouce au-dessus de la semelle, mais celle-là était liquide.

Pendant cette nuit et durant toute la marche, la division Mälzer se trouvait aux prises avec plusieurs divisions ennemis, et tout en avançant au pas de course on apercevait l'éclair des coups de fusils, mais nous ne pouvions percevoir le son à cause de l'éloignement où nous nous trouvions des combattants. Près de Guntzbourg, il nous fallut passer à travers un bois où il y avait quantité de morts et de blessés ; au nombre de ces derniers je remarquai particulièrement un sergent du 25e de ligne, frappé mortellement de deux balles à la tête ; il parlait encore, mais il nous fut impossible de le secourir en attendant sa fin prochaine. Il y avait plus de cinquante

Autrichiens morts auprès de lui, que l'on pouvait reconnaître à cause du clair de lune qui se faisait de loin en loin.

La guerre est une chose atroce, terrible pour les bourgeois, les paysans, les femmes et les enfants ; quant aux militaires, qui ne demandent que plaies et bosses, c'est autre chose, c'est pour eux, au contraire, une vraie partie de plaisir. Ainsi, en Allemagne et en Autriche, (1805), le pays est dans l'aisance sans être riche, et les femmes sont charmantes ; on ne trouve parmi elles que peu de cruelles ; celles qui sont véritablement vertueuses ont dans le cœur une fibre de plus ou de moins que les autres, elles sont sublimes ou stupides. Prenez entre tous les pays, et vous verrez que les femmes, en temps de guerre, n'ont pas de patrie, elles n'ont que du sexe ; c'est ce qui faisait dire à un troupeur, Français et galant, qu'il n'y a que deux belles choses au monde, les femmes et les roses.

(A suivre).

J.-L. Sabon.

THEATRE DU JORAT. — **La Terre et l'Eau.** — **L'interprétation.** — Une activité intense règne à Mézières où les répétitions se succèdent, en même temps que les peintres achèvent les décors.

L'ouvrage nouveau de René Morax est difficile à jouer. Les rôles principaux exigent des comédiens rompus à leur métier. Afin de donner aux spectacles du 25e anniversaire un éclat particulier, le Comité a fait appel, à côté des excellents amateurs de Lausanne et du Jorat qu'on a déjà souvent applaudis, à quatre acteurs de grand talent. Le personnage de l'effeuilleuse savoyarde Salomé trouvera en Mlle Marg. Cavadaski, de la Comédie des Champs-Elysées de Paris, l'interprète rêvée. Artiste sensible, aussi belle qu'intelligente, Mlle Cavadaski, que les Lauzanois ont applaudi lors des tournées de la Compagnie des Quinze est une élève de Jacques Copeau. Elle sera entourée par Alex. Fabry, de l'Odéon, qui incarnera le vigneron Bouvard et Paul Delon, de l'Odéon, qui figurera le jeune Henri Bouvard. Enfin, le Savoyard Julien, marinier et aventurier sera représenté par Mauice Jaequelin du Gymnase de Paris, que nous avons applaudis maintes fois l'hiver dernier au Théâtre de Lausanne et qui interprétait le rôle d'Emile dans « Henriette », à la fameuse reprise de cette pièce sur la scène de Lausanne.

Une interprétation de cette valeur soutenue par une nombreuse figuration et les délicieuses chansons de Doret font bien augurer des spectacles qui vont se dérouler sur la vaste scène du Jorat.

Pour la rédaction
J. BRON, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Vient de paraître !
Urbain Olivier
Ferdine ou la Pension Collet

Nouvelle Edition

Charles BONNARD, Editeur, Lausanne.

Broché Fr. 3.50, Relié Fr. 5.—

Déjà paru : *Le Manoir du Vieux Clos*.

En vente chez l'Editeur et dans toutes les Librairies.

TREUTHARDT

Opticien spécialisé dans le choix des verres, le confort des montures, l'exécution des ordonnances. — 35 ans de pratique.

Place Faucon - St-Pierre 3, LAUSANNE, Tél. 24.549

DODILLE
LE CHEMISIER DE LAUSANNE

DES PRIX ABORDABLES
HALDIMAND, II DANS UN CADRE CHIC